

**→ Quinze
fichiers
multimédias
à télécharger
soi-même**

François Appas
14, route de Sartrouville
78110 Le Vésinet
01 34 80 10 58
riz-au-lait@noos.fr

Quatrième de couverture

Quinze fenêtres de prose multimédia, ouvertes sur le monde vivant. Multicolores, chatoyantes, animées, au rythme libre et syncopé. Petits plugins en open-source à installer sur sa machine mentale. La langue que nous parlons est bien le logiciel le plus puissant jamais inventé. Grâce à lui, le futur, le passé, le présent, le possible et l'impossible se fondent en un grand mix qui nous fait enfin devenir des femmes et des hommes libres.

Capter la voix qui monte. La guider,
se guider sur elle. Ne pas l'abîmer.
Être parlé.

→ Rien ne sort, ne tient, ne vient, tout est mort

Rien ne sort, ne tient, ne vient, tout est mort. Au delà du temps passé, du souci conscient de la guerre véritable ensemencée par les amants de la lutte, que voit-on venir ? L'horizon se déchausse, penche à droite à gauche, n'a plus rien à montrer, essaie juste de pas se péter la gueule sur le trottoir huilé par le suif des ivrognes. Développement des grandes ailes à plumes, poussières toussantes, échos de salles sombres à grands volatiles en sommeil sorcier. Sinuation de vapeurs d'encens lourd, à grains violets, posés dans des coupes en conques de céramique. Rejet du sacré, on préfère le sucré. Plus de mystère, on est grands maintenant. Vive la vue qui troue l'avenir. Chevauchement de la chimère, coups de triques. En attaque tueuse nous vaincrons, et loin partira la bête, aspirée par l'espace noir sans air, en ellipse, en chute, toute sa vie et même après, tas de déchets errant, vagabond des étoiles. En la capsule blindée pressurisée ne resteront que navigants ingénieurs en mission de transport, connus de port en port, fatigués de part en part, débraillés, vivants, suants, malades jamais lavés, corps incarcérés, nourris de liquides nourriciers, coincés, sondés, brisant d'un geste coléreux les parois câblées des coquilles de survie. Pénurie de pièces détachées, rafistolages, passage en mode manuel, libre terreur d'exister, retour des vapeurs des navires, surchauffe en chambre de chauffe, sueur lueur des dos ondoiyants, puissants, bosselés, noués en effort d'avarie. Il faudrait faire un bond, trouver le saut, le circuit-court et ainsi se rétablir dans les calculs initiaux. Revenir dans le programme, cesser les

prouesses et matraquer les lignes de secondes à coups de procédures contrôlées. Il est dangereux de jouer avec les paradoxes révélés autrefois par les laboratoires de la science thermique et quantique. Jamais n'ont cessé de chercher, de trouver, de chercher, chercher, trouver, chercher, trouver. Propulsés, éloignés en calcul de recalcul. Sans âme qui vive, encryptés de données ou terrassés devant la simple craie d'un tableau d'équation. Les aubes logiques les voient renaître en sphinx automatiques, plus forts et sereins, augmentés des résidus de l'échec, des hypothèses brisées, ramassées, mangées. Les gros cargos lourdauds en trajectoires de transport nous puent de liquides tactiles, grincent de plaques blindées, brochantes ambulantes, vieux chars lourds sortis tard, trop tard des chaînes. Ce trafic laborieux les interfère nullement. Mille avals et amonts les occupent. Armées de lanciers parallèles qui s'élancent et se distancent. Où finiront-ils, personne peut le dire, pas le temps de réfléchir dans le fracas des vagues d'attaque nées du néant des cerveaux pensants. Sybarites numériques en précurSION dépassée par elle-même. Naissance des conséquences avant l'arrivée des causes. Course en déséquilibre jamais chuté. Secret de l'éternel devenir ? Où œuvrent-ils ? Romanesque et brumeux, j'imagine les voir dans un lieu perdu, terminé, dans une Venise de jungle, asséchée, envahie, livrée aux bandes péri-urbaines des métropoles à douleurs. Voyons un clichéique palais de doge aux sourdes fenêtres occultes. Mais une lueur de vert bleuté part en échappée par le fil discret d'un rideau lourd mal tiré. Ils sont là. Jamais ne te feront signe. Ils préparent et sont emportés. En production de nouvelles données. Jeu compliqué, hermétisme pur et gazeux. Passe ton chemin, oublie tes soupçons, poursuis la route menue qui t'est tracée. Baguenaude, si tu le veux. L'obligé chemin te colle aux basques. Les horizons d'autour te semblent bien morts, sacrament inertes, couchés en agonie. Cours ce chemin d'étroitesse décidée, réjouis-

toi, si tu le veux, de trouver des cailloux colorés, formes tièdes, caramels, précieuses pierres à peau de caresse. Joie de la pulpe des doigts, glissements pour la paume lisse tendue, richesse de ta poche où ça rocaille et frotte en discrets cliquetis. Aurais-tu le souhait d'augmenter cette collection ce petit ramassis, ce signe de ton humanité ? En faire ta sépulture, un jour, te plairait bien. Les poches brinqueballent et la rude étoffe de ton manteau de pèlerin exhibe sa trame travaillée. Un bâton d'appui n'est pas nécessaire. Il gêne, même, ta route. Le merveilleux panoramique de ton regard qui a faim, qui volontiers veut voir, donne la vie aux mortes choses autour. Qui vivent le temps de ton passage, pour s'éteindre ensuite. Rochers lippus, troncs souriants, corolles dansantes de fleurs de joie. Jabots touffus d'oiseaux-boules qui pépient. Rondes joues de lapins. Piquetis de croches musicales en bannières de pluie. Ils chantent pour toi. Faudra-t-il te méfier ? Les images faciles te déroulent du tendre, t'assassinent de refuges pour enfants. Ton âme dessinée vient s'amollir au gras des pinceaux et des gouaches... Hausse-toi, décale-toi, lève-toi, plus près, et remarque en bordure de pellicule celluloïde, le crépitement saccadé des éclats blanc lumineux qui cherchent le fond de tes yeux, pour là, hurler la pire des sauvageries JAMAIS VÉCUE.

→ **Déchire les lices, finie la fête du loyal combat**

Déchire les lices, finie la fête du loyal combat. Brise les lances, fais les oriflammes s'embraser, fend de ta hache les écus et les heaumes. Ecrase, écrase... à coups de pierres sauvages. Broie la graine des druides anciens. Fais venir le chaud, le doré, le frissonnement sous vent de la grande élaborée forêt des mulots. Vois ces épis blonds répétés en mille miroirs de milliards. De ce territoire nouveau pourra venir la cité aux toits plats, étagement limité de longues salles nues allongées, où sur les motifs carrelés, tapis et coussins seront l'invité à prendre parole, donner accueil pour la narration... histoires. Il faudra fumer, boire du thé, se tremper dans les gymnases à l'ombre guépard des cathédrales platanes, ensemble travailler et bons nos outils caresser. Aux confins de ce territoire sera la ligne où s'arrêteront les blés. Ce sera notre frontière, la limite décidée, la suite du monde, vue seulement du haut de nos tours... observer. J'ai gravi déjà les échelons qui emmènent au plus haut vers les cheminées de briques rouges cuites par nos fours aimés. La plaine qui prend l'œil n'est que désert gris rocaille acérée, plantes sporadiques, buissons d'épines, cactus crantés, légères tendresses de pauvre vert coincées dans les chocs des rochers fracassés. La ligne à l'horizon, c'est le signe bleu qui nous appelle, barre, muraille du camp des autres. Pli de terre allongée qui n'en finit pas, se dessine sans arrêt, colonne d'un long dos plat, courbe lentement. S'y frotter, danger ! Dorsale épineuse, dorsale acharnée à t'arracher la chair des mains... Attention ! Pas d'agrippage de la bête en extase de muscles profonds silencieux. La vigueur

tendue de l'animal géologique exige un savoir sans défaut. Totale tradition des connaissances guerrières des hauts-châteaux, la raideur des cuirs inhumains aux dents serrées, altération des nuques altièrés en dédain bloqué. Ne va pas là-bas. C'est une contrée noire de lave froidie, assombrie de balles de plomb en pluies montées vers l'ennemi vivant. Les sauterelles mortelles sifflent vite, attaquent tes intentions, te hachent de mitraille. Ne cherche pas la méchanceté de ce nid corrompu. Assois ton gras en familles répandues. Au delà de la barre bleu grisé, les hommes ignorent la culture du sol, jamais ne fouleront de leur poids les sillons d'un champ généreux. Pas question pour eux de chalouper ras du sol, chicaner la bectance grappillée. Griffes et préhension les font manger de chair juste juteuse, soirs et nuits, sans rires ni excès. Paradant sans penser, en légitime devoir, en force froide et simple. Harponneront les moulins, découpage de silhouettes contrejour de crête de colline. Et rebondiront les moulins cascades en pierres commotionnées. Les Sancho égorgent et les Quichotte passent, glacés, durs anguleux, destructeurs économes efficaces, ignorant le panache et la gloire pour les siècles des siècles. Jeunes filles par eux souillées de force... rires discrets. Et l'enfant est tu d'un coup de botte. Rougeoient leurs yeux quand la joie longue montante leur donne jouissances, extases figées, consommées de châteaux à châteaux en étapes de chemins. D'un crachat métal brûlant, ils dévastent les clairs blés de nos champs frontaliers. Noircir la vie, écraser par les sabots de leurs chevaux osseux tenaces, les charbons tièdes, scarabées carapaces de noir bleuté, brûlent notre joie, craquent notre corps... nos ossements calcinés décortiqués, oppression pénible impuissante. Nous marchent dessus. Ils ont le dessus. Ils sont le dessus. Sommes allongés, en demande affective. Ils passent et nous marchent dessus par leurs chevaux. Nous sommes la terre, nous sommes jetés. Laborieux ingénieux,

sensibles aux arts. Victimes nécessaires. Tannés par les hordes, gâchés, piétinés, impatients de construire à nouveau. Sommes-nous le sel de la terre ? Semence dormante jamais dominée, virus en veille, engorgeante montée qui pâme la terre et son air. Sève à venir dans les nœuds vésiculeux, toile réticule, racines d'audace, notre joie de ganglions armés qui poussent, poussent vers le haut, feront péter des nuages de pollen. Ils auront beau mouliner des épées, haches, fléaux, fouets, la semence échappera dans les courants de vent, frissonnants serpents interminables, bouffées d'écailles picotantes qui s'amuse au passage. Au pied de la tour où je spécule ces combats, une machine agricole empioche la craquelure des eaux retirées. La croûte lait gris saute en plaques fragiles. Les lames se souillent. Onctueux chocolat brun aux étirements de miel paresseux. J'ai le pigment suave de cette boue sur la langue. Mon sol en sa plus délicate apparence, sirop coulant phréatique, séraphique, lampée de joules crémeuses où les vives plantes viendront sucer leur jus. Le ducteur du tire-charrue de tôle rouge peste contre l'éclaboussante vigueur de notre sol nourrissant. Cet humus, pâteux pétrole qui jouit trop fort de la chaleur de nos peaux. Nous mange le derme, en orgie de bulles rongeantes, jeunesse de vivre. L'excellente qualité nutritive du sol a contraint le cultivateur-laboureur à calmer durement le joyeux nutella. Il s'y emploie au moyen d'une lame de râteau à cinq dents, vissée au nez de son véhicule. Par les dents fusent en zigzags les fines racines arborescentes, l'énergie bleu-gaz qui assomme la crème trop piaffante du dessert montant. Vite ça se calme et le piochage de la croûte craquelée recommence. Demain matin, les premiers rampements de feuillages fruitiers bourgeonneront de la collante masse lisse et brun châtaigne – quoique par endroits d'une teinte plus opaque et dense – pareille au chocolat versé en langue unique du bec de la casserole chauffée. Humus riche de la terre, *oleum* de pierre,

sacrée pourriture, confiserie suintée, essence confiture
des alambics souterrains. Dessous, là-dessous, C'EST LA
VIE.

→ **Étonnante résurgence de nos gloires, en terre, passées**

Étonnante résurgence de nos gloires, en terre, passées. Minimal cadavre qui se sent mal et veut revenir marcher sur les pas vivants. Un sous-sol en demande urgente, d'amour. Ça demande à venir. Envie de naître, de danser la gigue à mes côtés, joyeux compagnons d'avancée, en grelots, couleurs et scoubidous. Vont m'égayer. Bondir joyeux, voleter, tournicotis-cotas et centaines acrobaties excentriques. Fontaines en l'air de saltos répétés, pyramides physiques en maillots et moustaches, batelage grigou de vieilles peaux tannées, odeur du pétrole en feu craché... les chaînes ! qui mordent la molle chair des hercules en défi tatoué. Ma troupe ! Ecoutez-moi. Escortez-moi sur la piste de poussière claire, je veux avoir moins peur au moment d'attaquer les défilés parallèles de rochers gratte-ciels, tombes à embuscades, lieux anciens de batailles perdues, diligences bourgeoises dérobées, armées grecques en armures lisses de soleil. Agonie solitaire embusquée, sur la terre qui te boit, ça tape dans les tempes. Respect pour ta communion dernière, on t'a laissé, seul, ici, entamer connaissance avec ta vie nouvelle, saluer le décor qui part, qui part. T'endormir dans le rouge des paupières. C'est du western ancien que je retrouve là. Du noir et blanc où les joues la langue ont soif, où le vent du désert brûlé bourre ses pigments dans tes chapeaux, gilets. Poudreuse blanche poussière des rues où chutent les blessés, éclat des canons colts à barillet six coups, lignes d'aciers patinées par l'usage de la paume, du fourreau, du

voyage... maisons de planches brûlantes, cabines de plage d'une mer évaporée, c'est le village western des duels des héros. Villes mortes, fantômes, solitude ventée des vieilles planches effondrées, seules dans une vallée morte. Y a que la porte en rouillure noire du carré de cimetière qui indique ici le désir d'avoir voulu fonder une vie ensemble, longtemps, heureux. Autour, toujours les murailles chauffées de rocs blessants, barrière empêchant d'être livré, vivant, aux colères sans âmes du territoire par delà. Soif du désert traversé, en gris et noirs et blancs, aventure éprouvée, coincée, présentée vraie, locale vérité, lumière en mouvement sur l'écran, fenêtre bombée, grise d'habitude aveugle, meuble téléviseur dans salons à tableaux, tapis et théières. Vérité jouée dans la magie de l'outil, tentative, la première, pour apaiser l'ennui, ouvrir les yeux, doper les yeux, en pas revenir de joie d'une vie en paix, savoir enfin, posséder le bonheur de chérir et caresser la vie à soi. Le monde est mon salon... Chevaux sans odeur et tendre chair des blanches désirées. Un pays sans frontières et sans villes avec pour seule roulée couverture celle en croupe de cheval. Pays des rencontres et des retrouvailles des années après. Un nom ne s'oublie pas, rien ne s'oublie, c'est le combat, la vie coûte cher, faut surveiller de près les cachettes cachées du scénario, scruter les buissons de colline, les portes battantes, les petits points sombres en bout d'horizon. Dans la nuit fausse, il est bon de songer, adossé à la roue d'un chariot, bon d'explorer ce ciel plat et de s'y voir en affiche, en dessin de couleur imprimée, sous le naïf titre relief, sous la promesse marquée d'une vie d'une heure trente. Faut remettre le chapeau, y aller, se coincer sur le cheval et naviguer à hauteur de ceinture, vers le décor de vraies maisons où ne sifflent pas les serpents au sol planqués par les câbleurs. Y a de la bière au frigo dans les camions, les caravanes, vertu sympathique entre amis, au travail dans les chaises, la toile californienne, belle toile bonne et neuve, le rêve de

la planète, habituel cinéma des studios universels, en série, tout vient des hangars blancs et plats, pustulés de climatiseurs, aux allées quadrillées de gorilles de figuration en tchatche tranquille, avec soldats galactiques en armures plastiques. Petit passage de décor dans la conversation – chameau véritable, géant rocher léger, morceau de jungle à roulettes – et voilà, ça y est, la rock binaire à shalalas peut jumper des grillages crème serrés des radios de tableaux de bord. Y a de la carène acidulée en ouverture de route filante, des miles de plat avant le burger et la machine à glaçons. Bouquet de palmiers forcés de pousser font forêt avec les mâts d'enseignes commerciales. Bouquet de produits et services offert à nous, l'oasis chloré, dallé, bourdonnant de sous-sols moteurs sans nature. Peut-on mourir dans le désert sillonné? Hors la route, hors du toit à air froidi, tu sens ton chaud qui évapore. Te voilà soulevé en nuage par la brûlure du sol, shooté de vibratos serrés. Néglige désormais les dangers de la vie. Inspire la brûlance désertique et plane en patrouille sérieuse, inspecte la plaine et repose-toi, ému, au creux plat du milieu de ton territoire, où la mousse de sel dur, à toi te dit comment l'eau déchue, ici régnait en souffles marins. Plus loin, les daims de forêt fuient ton pas prudent, d'amitié ne veulent pas, comme plantes, immobiles, camouflés de taches vertes et coulées de soleil, appartiennent où tu seras jamais, à ce visible monde vu par seules entrebranches, à ce monde qui s'éloigne, déchante et retombe quand tu approches. Une délicatesse mouvante, inquiète, une autre vie d'une autre terre qui emmystère les toises boisées. Trop pensant, trop intentionné, tu n'en sauras jamais que des lieux désertés... ou des corps cadavres de chasse. Et puis tu te sais débordé d'un trop plein nerveux, imagé, fonctionné. Folle banderole déroulée À CHEVAL SANS ARRÊT.

→ **Dévidoir mental qui file nuit et jour et loin**

Dévidoir mental qui file nuit et jour et loin. Lance-toi vers lui en expédition de hasard seulement constellée de peurs petites. Etoiles bleutées, pour la plupart, bulles de soda, pervers, qui t'égareront, te font croire. De leur motif, un drapeau pour peuples unis on pourrait tisser. Les unis en peuples tassés mériteraient un tel emblème. De combien de luttes, antiluttes, angoisses innommées, assassinats de raison faut-il justifier avant l'admission à la table discussion ? Et gagner le droit, au cours de sessions pleines et entières, d'avoir la voix des parleurs haut parlée ? Cirques de bois plaqués et tissus feutrés, micros de pays, molécules textiles tintées de bijoux de cristal... non, bouteilles d'eau minérale. Vaisseau spatial mondial où les bras délégués s'encerclent en cercle. Officiers de parole, mondains accrédités, communiquent les mots prévus des pensées travaillées. Idiomes en gribouillis de voix dans les casques à comprendre. Tribu riche avancée en savoirs et machines, essaie d'apaiser les gestes violents des ethnies énervées. Impuissante bureaucrate bloquée ? Le cycle assemblée élargit son œil, embarque le flux, puissant scribe aux entrailles de texte. Cirque cerveau où le globe se stocke. Agir c'est dire, écrire, produire, documents entassés. Contrat prolongé de siècles en siècles. S'agrippant au vaisseau, les costumes à bras, passagers embarqués, envoyés, payés, errent haves en couloirs circulaires, trajectoires de planètes, tout autour de la table en ronde à mains prises. Toupie de manèges de pays dansés, danse d'école aux nombreux pas possibles. Rigueur de tenue, combinaisons maniérées,

valeur folle des silences, des mots inédits, accord sur accords, aux textes ouvragés, orfèvrerie de finesses de phrases, virgules à poigne de fer, ainsi s'allusionnent les traités, en couches d'alluvions, les destins, les peuples en-bas, la pensée comme une, contraires élaborés en effusion, imbrication, désir de vivre en complexes compromis, chef-d'œuvre horloger micromécanique. Mise en réseau des cerveaux, le cerveau des réseaux, épuisement des cellules, nerveuses. Intrication, mutation des pensées contaminées aux unes les autres. Recherche sans sommeil de l'imperfection la plus achevée, de la résolution qui vivra, résistant au choc, à l'entrée dans l'atmosphère, dans le monde, où les camions franchissent les frontières, les vies naissent, hôpitaux allumés, les radios amoncellent dans les cuisines à cafés matinaux de chaleur domestique, tiède encore. Agitation politique, ententes économiques, plaisir des tractations qui s'enchaînent se nourrissent... tout cela me semble avoir peu d'incidence quand on est la nuit au pied d'un pylône, secondé par un autre plus lointain, tous deux supports d'un fardeau de lianes lourdes et tendues, axiales, déchirées de puissance. Un fleuve de silence, force en ciel, tissage nécessaire pour donner les naissances. Sans toi, nous serions enfermés dans des lois de nature initiale. Tu coules en tout, plus précieuse que la vie. Notre lumière. Jamais ne cesse. Fidèle, je te suis. Un jour, le Soleil, vieux malade égoïste obligé, effacera nos ombres d'un geste chagrin, d'un soupir froid. Toi, tu ne lâcheras pas, je travaille pour toi, me tue pour toi. Tu es notre espoir viable, valable. Notre bébé, notre avenir. Électrique ! Tu nous décharges, nous sécurises, de pôle à pôle. Notre compagne, bien humaine, et veillante, tu t'accumules et nous jouissons de toi. Me souviens du goût de ton goût, métallique, iodée, citronnée, pris sur les lamelles des piles carrées de mon enfance. Bonne chaleur de la petite ampoule de poche cachée, culture diffusion sous les draps interdits de la nuit parentale. Tente de lit pour

lire des images à loupiote éclairée. Tête chauffante, obstinée, m'ouvrant ma porte, me donnant la vraie conscience de l'homme, seul, en cabane de bivouac. Petite industrie à creux de main. Ça fait des phares à pinceaux kilométriques et les marins lointains peuvent toucher des photons de terre, oublier la certitude supérieure des systèmes navigants. Avancer à l'œil. Optimisme de l'optique embarquée, dans le crâne logée, planètes en orbites rapides, boules de flip, globes émotifs toujours humides. Quand les cuves de pétrole de la terre anglaise ont explosé, les habitants belges des régions côtières au delà de l'eau ont entendu le boum, à l'oreille. Ont su sans passer par les infos de presse. Vraie terre partagée. Ensemble en chaleur de voisinage. L'ailleurs existe, on se touche, l'amante, à sa fenêtre de villa cachée dans les bois de colline, peut faire blanchir son tissu de robe aux yeux précis de l'amant posté à la terrasse de restaurant du bord de fleuve. Lui-même, en avion de départ lointain, saura voir briller, en survol dans le noir des terres, l'anneau des lampadaires du jardin de l'aimée, clignotants pour lui, notant pour lui, autant pour lui. Ce que je vois loin dessus les toits tuilés rouges, cette aquarelle nuage à zones bleues grises de pluie, c'est ton ciel aussi. Nos faisceaux optiques, nos envois pensés, s'y rencontrent, y prélèvent la matière des mouvements de leurs cœurs, poumons à poumons, nous sommes en partage, en échange de vie commune. Petit globe, que les histoires et contes racontent géant. Ne croyez pas aux latitudes infinies et ne croyez pas aux miles d'océan. C'est pas vrai. Il suffit de tendre la main, sentir ses pas sous ses pieds posés, comprendre en soi le paysage, le déplier, regonfler, nous guérir de nos regards plats. De nos murs peints qui trompent l'œil. Se soigner, EXPULSER ET S'OUVRIR...

→ Tresse ton stress en pelotes de stress nerveuses

Tresse ton stress en pelotes de stress nerveuses collantes, arrachées défrichées, rhizomes extirpés, laissant viande crue à vif pantelante, agraîchie de l'air vrai soufflé. Enfin respirant par les micro-tunnels, nombreux capillaires dégagés, admetts les courants et tempêtes en vire autour du monde. Godzilla nippon, inspire l'air nouveau du haut d'un building enfumé de nuages. Les avions militaires ne savent pas te blesser. Tes chairs chaudes et musclées de sang chaud embouchent les missiles-allumettes, les empoient, phagocytent et font festin de ces bonds minéraux. Nul besoin, pour plaire à l'obscène commercialité du scénario négocié, nul besoin de femme humaine désirée de ses nains commensaux. Regarde en face, au très près du sommet que tu es, le corps libéré d'une femelle de ton sang, calmement embrassée à l'immeuble jumeau. Réjouissez d'être deux maintenant, fondateurs en hauteur, symboles vivants sous les vents tournants. L'Eden par vous dominé parjure le dieu. Anarchique tentative, rudimentaire et brutale. Promesse forfaite, empeste et pue les contrées sans issues. Que faire à présent ? Explotez ensemble en amour en coït sans idées, en pluie de gelée précieuse apaiserez les blessures du monde en rond là-dessous. Vous, confiture lucide rosacée, à tous continents viendrez infester, les sols et les plantes... Plus jamais les humains mammifères ne pourront accoucher comme le font aujourd'hui. En eux, dès avant la naissance, flottés dans le ventre de mère, sauront votre union saccagée. Ne jamais oublier

la douleur d'un enfant sulpicié, jour puis jour après jour, ignoré, méconnu, forcé, étreint, obligé, affublé d'un nom postiche pathétique, défiguré au secret de son cœur par « adulte », le mot malheureux. Mais l'enfance ira-de-marée la raison oscillée. La vue va visionner, l'esprit inspiré sera spirite. Ça commence... viennent les images en spires de sombres camaïeux chrétiens de peur. Tu tiens les trois étendards d'or, de bleu, de blanc, sous un soleil qui hésite et se pose, prudemment, ébloui, à la pointe du reflet blanc de la lance dressée. L'enfant roi qui préside au combat en champ de verte luzerne interdit la venue du sang vermeil qui n'ornera pas les étoffes de velours brodé, n'ira pas détremper de poisse collante les cheveux fins de l'herbe jeune. L'autocrate enfant aime les grand singes à poil rude et lustré, ne craint pas leur cris, leurs balancements, se tient seul au centre de l'arène, unique échec d'un jeu confisqué. Le King est mort, chuté du haut de sa tour par les tirs des avions cocardés. Sa dépouille résiste au vent, aux nuits de pluie, aux étés martelés d'horizons de chaleur vibrée. Il découvre ses dents jaunes ivoire sur un sourire d'amour donné. Pauvre doux regard perdu à jamais dans l'ombre des orbites, où plus jamais ne brûlera la flamme rouge et sourde de l'œil de l'animal de nuit, traqué par les canons rayés des fournisseurs de spectacle, chasseurs gominés, à moustache et bermuda, souriants mâles tueurs d'éléphants, grands enfants mal grandis, ornements obligés des clubs anglais, silhouettes racées à sillages de cirage et tabac de précieuses feuilles havanaises. Ils ont eu des enfances mêlées de rugby, naviguées d'aviron avec l'obligation, tous les jours, de porter au cœur l'écusson fier du collège à devise latine. Entraînés à ne pas faiblir sous l'effort, à ne rien montrer de la détresse qui court en rond comme une folle enfermée. L'âme pliée, meurtrie, redirigée vers l'issue facile des pirouettes d'humour en toutes circonstance. Les virils sujets de Sa Majesté arrosent de

flots de bière bruyante le souvenir du grand singe défunt. L'exceptionnel passage de King dans l'univers urbain des hommes productifs, ne laisse pour traces dans les rires des buveurs que de minces lambeaux d'images, dispersés par le folklore comique des réunions d'hommes éméchés, par le ressac des chœurs à trois voix qui chantent les aventures burlesques du pingouin Tim Slim et de sa coquette maîtresse égarée, Lady Doll, boucles blondes et grands yeux bleus. Pourtant ces colonels coloniaux du Commonwealth sont issus d'un peuple rêveur insulaire, taciturne et solitaire, possesseur des nuits de tempête qu'illuminent les contes et légendes des anciennes épopées. Où sont passé les magiciens et les dragons ? Dans la moulinette à non-sens et humour, qui crache des déchets minuscules et empêche de s'arrêter un instant en silence dans les grands paysages. Dans les théâtres naturels d'opérations où la pensée de l'homme trouve enfin l'adversaire à sa mesure. Le rire bride, le rire empêche, il emmène dans les chemin étroits, sinueux, où le sol est durci du passage des semelles des touristes équipés. Jamais les buissons qui cachent l'ancien chemin du prieuré ne sont piétinés. Fidélité aux pages du guide imprimé. Ignorance du bruit du monde , celui qui a fini son temps et celui qui se prépare à naître. Effacement de la mémoire du système. Il faut des *jokes*, des infos distrayantes et courtes, l'audience doit rester, pas s'égayer, les cibles dans le cœur il faut viser, ne pas muser et amuser, c'est vital, sinon risque le silence de tomber et les questions, lourdes et menaçantes, DE MONTER.

→ **L'écritoire mentale est dressée dans l'ombre**

L'écritoire mentale est dressée dans l'ombre. Où sont les moines scribes, où sont les silhouettes encapuchonnées ? Y a-t-il complot, fausse abbaye, espions cachés ? L'écritoire se grise de poussière et pleure des larmes de toiles araignées. Le rai de lumière descendu en plongée d'une ouverture de mur tisse un brouillard blanc de vieillesse fragile. L'écritoire mentale supporte un volume ouvert, velouté de poussière confortable. Si j'approche et ose effleurer le livre, sa page endormie, je serai chargé des pensées qu'il contient. Je ne peux risquer une telle aventure. L'écritoire semble m'inviter à le faire. Si j'ai trouvé le chemin de cette salle reculée, c'est qu'un choix s'est porté sur moi. J'ai l'apparence du promeneur des villes. Aucun signe d'intention ne maltraite mes traits. J'ai bien poussé par jeu cette porte sur laquelle un écriteau rouge me défendait d'entrer. Je m'attendais à la résistance de la poignée. Mais le piège m'a ouvert sa bouche familière, avec ce couloir peint de frais, ces cylindres rutilants d'extincteurs réglementés, ces veilleuses de secours vertes à bonshommes en fuite. Qui m'a révélé cette écritoire ? Dans quel texte trouvé ? Nulle part, personne. Les mots sont venus, comme chez eux, pour me dire. J'ai été parlé. Alors faut suivre. J'ai souvenir de salles sombres, encombrées d'outils et de chaises pour fêtes et banquets. J'ai souvenir d'une traversée de prairie en friches, sous un ciel de plomb venteux, j'ai souvenir de piliers, de chapiteaux grimaçants habituels en ces lieux de chrétienté ancienne. J'ai souvenir de cette ouverture en forme

d'arche, condamnée par des planches clouées en croix. J'avais vu, sur la vieille revue d'histoire locale, la photo de cette absidiole, martyre des bombardements alliés de 1944. J'avais repéré les étais de poutres épaisses, j'avais aimé l'abandon mystérieux de cette absidiole, laissée en désarroi depuis plus de soixante années. La foi décroît dans ce pays et je suis de ce camp positiviste qui nettoie les dieux et légendes. J'ai soupçonné le désir des ecclésiastes mais aussi des élus communistes de la ville de vouloir préserver cette partie détruite, pour qu'elle rayonne en mémorial de sauvagerie humaine. D'accord... Tout ça, c'est du possible. Mais désormais dans le face-à-face qui m'approche de l'écritoire, de bien plus impossibles questions s'avancent. Comment ai-je franchi le mur ? Quels doigts griffus osseux ont bien pu poser ce livre ici ? Quelle haute silhouette drapée ? Quelle faucheuse à odeur de sec et formol ? Elle a ricané en installant ces pages ouvertes. Elle savait, la Grande, que le tourment allait gagner les esprits humains. Que du blanc papier mental, surblanc, nimbé de flou, allait tortiller en serpentement aérien une procession de cavaliers grotesques, à dos d'hippocampes-dragons, vêtus en condottieres de contes extraordinaires. Me feront un collier murmurant, me grillonneront leurs petits tracés, m'éliront roi de leur nation en périple, me feront connaître les rêves inaboutis des hommes de l'ancien temps, m'instilleront leurs terreurs, erreurs, croyances cabalistiques et philosophales, tous les grouillements qui aujourd'hui toujours se recroquevillent sous les pierres tombales. Les questions venues d'une humanité oubliée, resurgies du livre mental, affrontées à ma puissance d'homme à outils numériques. Les bombes américaines de la Guerre II n'ont pas étouffé cette houle piapiateuse, les éclats de fer brûlant n'ont laissé de traces que dans la pierre des murs. L'écritoire mental, vibrant d'une structure atomique parallèle, corrélée à celle de notre monde, n'a pas eu à résister

aux furies de métal éclatées. Qu'étaient-elles ces bombes sinon des vapeurs passagères, des brises anodines, pâles taches effacées. Le bois intact de l'écritoire brille sous le passage du doigt. Je me garde bien de toucher le papier crachant de blanc. Je sais bien que j'y perdrais ma vie d'aujourd'hui. Je n'aspire pas à me faire aspirer. Je veux observer l'animal dangereux qui m'observe. J'y peux lire des images, y voir les tourments endurés par les saints martyrs en robes de lin blanc sali de sang. Je me cuisine un petit cinéma mystique, ça sent le caveau, la grotte merveilleuse, les fleurs fades à calices blancs ombrés de verdâtres coulées d'eau lustrale. Je pacotille dans l'émotion chrétienne, je satanise, je sulpicie... arrêtez-moi. Je m'abîme dans le mystère, les Templiers, les OVNIS, les diables de Loudun, le secret de Rennes-le-Château. Lever la main et toucher le livre... Ha ! Ha ! Des feuilles plastifiées qui me reflétaient dans la gueule. Ha ! Ha ! C'est quoi ? Les tarifs des visites-accompagnées du cloître cistercien. Ha ! Ha ! L'écritoire mentale... quelle plaisanterie. Ces lieux trop vieux m'hallucinent. Et ça continue. Je vois d'autres formes qui se fondent au cœur de l'aquarelle opaque de la nuit, en tourbillons de nuées jetées d'étoiles, en silhouettes imprécises aux bords mélangés. HA ! HA ! HA !

→ **Les femmes en fuite d'amour ont des seins gonflés, blancs**

Les femmes en fuite d'amour ont des seins gonflés, blancs dans la nuit, animaux fiévreux abrités en corsages froncés, trésors de vie protégés par les capes noires à capuche. Les femmes s'esquivent par de basses portes cavernueuses, cachées de lierre, en fond de jardin où derrière le mur épais un carrosse aux lanternes éteintes attend. Ensuite le pavé ricoche de sabots et roues. Dans la voiture aux rideaux fermés, la maîtresse est assise, pâle, tendue, tétanisée de calme contraint. En face d'elle, une femme de chambre complice, mercenaire sans joie ni peur, arrange des couvertures sur les genoux de l'échappée. Des chiens de ferme ouvrent leurs gueules au passage de la caisse oscillante, bruyante, grinçante de courroies et de bois. La boue est froide ce soir... Après l'envoi d'une tribu débandée d'aboiements solitaires, les gardiens à babines crantées grises rosées se renichent sur la paille sèche qui gratte et chauffe. La nuit engouffre l'équipage roulant. La campagne est aveugle. Noir qu'on voit pas. Ténèbres sans lune. Vous respirez du noir profond, n'existez que par les deux conduits de vos oreilles. Le soleil a trahi, décroché. Vous laissez avec le froid des étoiles, petits points hésitants qui picotent l'œil, nombreux solitaires en éclat de glace. Y a que le souffle des chevaux qui indique la vie, l'effort des muscles, du sang de viande pulsé, la lutte qu'il faut tenir jusqu'au possible retour du jour... Où va-t-on ? Pourquoi chercher l'amant si loin caché ? Où est-il ? Qui est-il ? Quel est son nom ? L'amante le sait-elle ? Peu importe. La voiture est en

haute mer de nuit. La fuite a réussi. Le risque était faible, mais le scandale social cause tant de pénibles ennuis. L'amante n'a plus qu'à se laisser dormir au profond de la chaleur de bonheur. Chérir les images d'avenir, avoir le plaisir le plus long, délicieux qui soit, le plus doux, le plus tranquille. Après ça sera trop tard. Madame, vous le savez. Après... la vie, le mouvement, le soleil bruyant, vont s'agrandir et vous manger. Vous ne serez plus qu'un corps en action, un objet animé malmené. Ici en semi-sommeil, échappée, vous profitez de la vie, en flottement confortable et dolent, bien calée entre futur et passé, absente, au-dessus, inattaquable, invisible, inconnue, réfugiée. En voyage intime connu de vous seule. Vous souriez, repue, portée en glissements de frissons de chaleur. Peu importe. Rien n'importe. En pure conscience libre de son espace. Et si le cocher n'était pas humain ? Un démon, un ami, qui jamais ne cesse de fouetter, sans faim ni soif... N'ayant que désir de prolonger votre songerie douce, votre agréable coma conscient, en frisson de chaud sous les couvertures. Celui qui attend est-il amant vraiment ? Je le sens séducteur. Vous n'êtes pas maîtresse de lui. Quel fluide précieux allez-vous donner ? Attention. Je vous sens le besoin sans mots sans âme de tomber, d'être prise dans la spirale et de plonger au centre de son œil. Cet amant vous attire, vous le soupçonnez de vouloir détruire, mais le charme vous possède... la gloire et la ferveur de l'offrande, l'envie soudée aux viscères de n'être plus à soi, d'être volée, par défi de savoir qui vous êtes, de connaître la matière et l'apparence de votre noyau. La connaissance de soi est la tentation. Quand on est collé à soi-même, qu'on ne fait qu'un avec soi. Fini le recul et la conscience de soi, le rêve, les scrupules, la vue du dehors. Tout seul dans soi. En rencontre avec cet étranger, cette forme vivante anonyme, semblable aux autres. Baigné dans le bain froid. Obligé de bouger pour pas mourir. Quand tout se passe ici maintenant, concentré dans l'espace étroit

de vie où tu cours, t'agites, t'efforces, t'acharnes, t'évertues. Serré dans un costume de temps qui te colle aux mouvements. Taillé, sans pardon ni erreur, à tes exactes mesures. Pas de capuche, de poche, de flottement d'étoffe. Le repos y est impossible. Des blocs de pierre lourds tombent et t'obligent à choisir un chemin. Pense aux personnages cavalants et menacés qui avancent dans les pièges de jeux électroniques. Pas de repos. On sort pas de l'écran, on doit atteindre le niveau d'au-d'ssus. Tu n'as que toi pour vivre. La gentillesse qu'autorise le confort disparaît. L'humour devient affront, chiffonnette, indigne fanfreluche. La paresse, la séduction, l'espoir... se craquèlent et tombent. Tu fais face à ton diable. Ton noyau... Et comment sors-tu de cette rencontre, dans quel état ? Renforcé ? Ha ! Ha ! Connerie de lieu commun. Tu t'es rencontré et tu en gardes l'amertume et la honte de celui qui a senti, très chaud et froid en lui, l'humain organique, essentiel, qui se déshabille rarement au grand jour. Faut la peur, la menace de mourir, la recherche d'air pour le corps, pour que ça apparaisse. Ce que tu es, une fois décapées toutes les historiettes qui t'emballent. L'amante dans la nuit du carrosse, est-ce qu'elle a déjà éprouvé ce dénuement ? Transformée en statue de gel d'elle-même ? Nue aux loups dans la neige ? L'amant, l'attirant, le cauteleux enguirlandeur, la jette, la sauve, la jette, la sauve. Elle veut disparaître et renaître sans répit, mille fois, mille fois, sentir le vent du jour de chaos lui fraîchir la moelle d'os luisante au soleil, et redevenir corps confortable par le pardon de l'amant. Face à elle, c'est le visage éteint de la femme de chambre, c'est un corps en bloc ballotté par les tressauts de caisse. Un être consumé, animé de gestes répétés perpétuels. Une ancienne amante de l'amant ? Victime de ce seigneur qui prépare quoi là-bas dans sa demeure au bout de la longue allée de peupliers. Se nourrit de vie, d'amour et de confiance. Prend tout. À

la recherche de toute jouvence. Pour préparer QUEL
VOYAGE DE GUERRE ?

→ **L'étrave nouvelle du navire ninja se découpe sur les flammes de lame**

L'étrave nouvelle du navire ninja se découpe sur les flammes de lame. Navigue en avance de tout, jamais ne fatigue, est en jouissance de mer. Il tabasse, éclabousse le flot fuyant. Véloce et victorieux du chemin tracé déchiré. Victime volontaire des chantiers marins, il ingurgite et gifle de fer les kilomètres des cartes impuissantes, plates étendues révolues. Il ambitionne autre chose. Sabrer de front les murs de lames. Tailler sans effort dans le dur de l'eau. Ouvrir la voie, chasser de guerre, tracer le chemin perdu qui mène au bord du monde où s'arrête la terre de notre planète plate. Où tombe au ralenti le rideau des mers abouties. Il naviguera dans la chute en piqué, en attaque d'inconnu. Ses moteurs — ninjas — sauront s'accrocher, garder le cap à fond droit vers le bas, puissant, pointu et lourd. Embarqué dans le voyage de l'eau, disparaîtra des écrans radars, turbinant de toutes ses tripes, restera maître de sa vitesse, aura le temps de voir avant choc final les horizons du pays gazeux où la chute se résout, comprendre que sa matière noble d'acier argent, de noir titane brillant, ira nourrir la densité des nappes nuageuses en extension horizontale. Matière vaporisée d'atomes lourds, nuées de méthane en flottement rampant, océan plasma pour la naissance de mille mondes sans lieu ni temps, le cœur du secret qui nous fait toute la vie souffrir. Les guerriers, les Ninjas, les soldats du monde américain, les peuples d'Afrique enarmés, les maussades Russes attaquant sont là, saloperies, pour nous trancher jusqu'à l'os, nous

montrer qui nous sommes, dépecer la tendresse, fendre l'âme, inciser la douceur du ventre, nous faire cavalier en écorchés paniquants, frissonnants de vie pure, ébouillantés de sensations crue sans peau, grouillants de nerfs extirpés. Une fois revenus de là, de nouveau les lieux silencieuses des trattorias urbaines. Les rues habillées de pluie et nuit ne savent plus que luire, fatiguées du tressaut des chaussures à semelles, du léchage pesant des roues de gommages, échos de voix en carambolages de mots incompris, secouage saccadé des poumons moteurs, disparates malades obstinés. Aquarium chaleureux, orange de braises douces, ombres attablées des derniers dîneurs en infraction horaire. C'est loin de ça que le navire ninja voulait m'embarquer. J'ai fui le recrutement des hommes droits, aux habits de blanc pétillant glacé. Je suis un estomac trop doux chaud mou pour l'attaque de la chute en descente. Je n'irai pas déchirer l'hymen des mondes en création, enfoncerai pas ma pointe équipée dans les nébuleuses originelles, je suis trop vieille matière moi-même pour savoir ne pas toucher aux enroulements subtils qui se nouent. Pas polluer ce monde pur, innocent d'intentions, en constitution cérémonielles, en évolution aléatoire logique. Pas porter mes doigts lourds et gras de chair tannée sur ces rondeurs gazeuses, pas les traverser, idiot, intactile, brutal corps de muscles et tendons noués qui gâche la facilité, ne voit rien, ignore et ne sait pas respecter la chimie légère où se condensent les débuts d'univers. Les Ninjas trop pesants de puissance passeront au travers, en cécité de guerriers durs, et comme je l'ai dit, finiront dissous en vapeurs de métal brumeuses. Me conviennent donc simplement les disco-bop a lulla des enseignes électriques des toits plats des villes nouvelles occidentales d'Europe et des Amériques. Attraction des distractions pour me divertir du noyau sérieux de mes origines. Le clignement publicitaire caresse mes regards, excite ma salive d'envie, active de ses bras intrus ma

mécanique mentale, me chauffe les reins, promet la chaleur de corps humains attirés comme le mien en quête d'amitié partagée. Zouk party et salsa love spécial Brasil, vous me jetez pluies de piécettes dorées, confettis d'abondance et de mélange de joies. Je rejoins votre carnaval, mon ventre chaud de la pizza et du vin italien vendus à moi, derrière les rideaux, une seule minute avant l'horaire de clôture, fin licite de la PERDITION NOCTURNE.

→ Ça continue plus loin chez vous, entre comptoir et fauteuils

Ça continue plus loin chez vous, entre comptoir et fauteuils, dans la fumée laiteuse des fumeurs éclairés en indigo topaze émeraude incarnat. Jaune soufre chaud. Ça swingue ça groove sous les châteaux noirs de son. Verres cuivrés d'alcool glacé chaud en bouche, sillon brûlant le long de ton tuyau de tripes glissant mouillé toujours en frissons contractions de chair nue lisse fragile. Chair intérieure protégée à vif. Tu l'exaspères de gin, ne l'éteins pas, longue blessure verticale, ton axe creux que tu guériras pas. Dos nus de femmes, épaules aquatiques, sueur brumisée à peine. Peau qui pétille scintille, pailletée de poussière miroir, jambes et hanches en larges pantalons à baskets sexy, treillis de travailleuses de forêt, débardeuses en vigueur d'avancée, animelles de course, rivales pour les hommes, affrontées à eux, enroulées dans le combat d'union, sexuelle fraternité des nouveaux colons, brigades mondiales fluides et charnelles, sans poésie ni gestes inutiles, en performance heureuse et rapide. Dans les eaux bleues du dub électronique, flottent ces corps d'élite en trajet musclé souple, et tendre, et doux, installés dans la pulsation répétée, les vagues fluantes des fréquences filtrées, les arrières-échos des guitares électrojamaïcaines en superpositions multiples profondes, antagonistes et brouillées. Courants flottants d'un bassin hypnotique sans fin. Les fumées de l'herbe douce me poussent en joie d'exister, traversé de basses inférieures, perceptibles inaudibles, chocs

lourds aux contours estompés, tonnerre étouffé, en velours de frappe au ventre plus loin, amorti par la masse vivante de ton ventre, chatouillant les nerfs de bassin vibrant, conque à poussées lourdes, cotonneuses, béliers boutoirs de longs impacts amplifiés rampants, nulle part et partout, en ta masse molle. La population des clients de nuit masque mal, ignore même, sa transe d'être vu, d'être aimé, craint, commenté, la flamme des pupilles en extase de chemin de foule, en podium de splendeur belle, une très importante personne, détendue d'indulgence pour ces autres maladroits et moins beaux, euphorique et tutoyante, riante, agile de ses mots, réjouie d'immédiate connivence, de navigations aisée dans les silhouettes triées à l'entrée sur le froid du trottoir sous la lampe de passage à examen d'apparence. Urbains célibataires encore jeunes, étudiants, développeurs, graphistes, consultants juniors, alternatifs de bourgeoisie ancienne ou périphérique, icônes prolos, négros, admis en fétiches de fêtes, quota exotique de résidents étrangers, blonds d'Australie, bruns du Brésil, ils dansent et socialisent, protégés par la boîte à nuit. Pareil à Tokyo, Tel-Aviv, Moscou. Effacement des malheurs du jour, méta-réseau du clubbing moderne, hackers de langues et de frontières. Jeunes agents de l'achat mondial, de l'échange monnayé, du commerce profitable, de la toile prospère des marchandises transportées, flux financiers, nouveaux bédouins technos des caravanes sans frontières. La sirène d'ambulance lancée qui désosse la nuit me fait humble impuissant triste et anxieux. Ma santé existante n'est pas fondée à geindre, à chipoter la joie d'être, frappé d'avaries mineures. L'éclat bleu qui fracasse les façades à vitrines m'entre dans les tympans les yeux, je grimace et m'affole du cœur. La violence roulante qui passe est un sauvetage organisé, un don de vie pour la vie, il m'éblouit me bouscule, silence ! rampement ! adoration humiliée de ce convoi de nuit cassée, d'élancements de douleur

bleue, jaune orange. Respect aux patrouilles de santé. Et que je me trisse vite fait dans ma cambuse modeste, consommer le sommeil qui me reste, trésor donné que j'ignorais, méprisant le lot ordinaire du citoyen rangé. Bousculé, j'aimerais prier, avoir le pouvoir d'agir par vouloir, soulager la douleur de dos de Monique, toi cassée soir sur soir par les ménages des locaux de bureaux, pliée, forcée, exploitée sans repos par les sommes en colonnes qui osent régler nos vies. Je la revois, osseuse cadavre léger, allure de vieille camouflée, imminente, le dos foulé, l'honneur tari, insecte poursuivant son labeur usant, shootée de doses médicales inactives, pliée, cassée, fardée, flutte allumette, chiffon vivant replié sur une table de souffrance, gobelet d'eau effervescente à la main, articulation délicate affaiblie, injectée de vie tendue, pas encore tremblante. Délabré comme toi, je me sens, démonté en réparation qui ne vient pas, chaque jour échaudé dans le bain des journées à vivre, du petit déplaisir caché derrière chaque seconde, à sans cesse avaler le désagrément de se mouvoir. La machine sociale ne sait que tourner, tourner. Ha ! Ha ! Jamais elle ne demandera ton nom. Affiche ta souffrance, pleure, gémis... il y a surdité du Moloch. Je conseille de trouver vite la force de péter une pièce, de griller un composant d'elle. Alors, elle tentera de résoudre ce qui l'empêche. Et là, profite pour dérober arracher ce que tu veux. La sale bête comprend les coups. N'investis jamais dans son intelligence. Sinon c'est la banqueroute au bout du payant chemin. Assurance de la défaillance. C'est taper soi-même et son histoire que de taper le groupe auquel on appartient, non ? Crois pas ça. C'est la tromperie qui te perd et t'empêche. Beau dispositif de blocage. Forte illusion dont il est difficile de sortir. Tu crois, pitoyable endormi sous camisole, que tes coups de refus vont blesser la solidarité. Réveille-toi, et comprend que ces coups de pieds au cul, elle en a besoin. Sans toi et tes semblables solitaires

compagnons rebelles ordinaires, elle sombre dans la mort obèse. Boxe-la. Sonne, sonne et cogne. Son miel de sourire battu viendra vers toi, et sur d'autres malheureux ailleurs elle fera tomber sa patte. Tu ne l'intéresses pas. Elle à tant de pâtes molles à brutaliser encore partout demain et après. Sonne, cogne. Fais partir en déglingue LES MORCEAUX DU TOUT-PUISSANT...

→ La méchanceté divine est infinie, elle éclate son rire victorieux, tous les jours

La méchanceté divine est infinie, elle éclate son rire victorieux, tous les jours, tous les siècles, tous les mondes. Gavée à crever de convoitises humaines, inoculée par notre espèce, il faut voir l'Idée suprême se traîner de bouteilles en bouteilles, de foyers en stations de métro, ronflante, putrescente sur le quai souillé, grosse déjection refusée par les plus bienfaisants. Elle a bien régné, cette saleté. En millions d'années. Sa fin chez nous en vieille Europe ouest a commencé de décliner ses rayons baveux. Les autres vont suivre, quelques siècles suffiront. Ne restera plus que la méchanceté issue de nos corps inquiets. Faudra se tuer l'âme, se couper nos morceaux de mauvais cœur jaloux. Y aura boucherie collective. Ça deviendra tranchant, calculé au millimètre, prévu en process, un traitement approprié pour un mal identifié. De cette froideur coupante naîtra le besoin d'aller voir la déchirure de brouillard, pour entrer dans la précision pure du nouveau paysage. Enfin recueillir la bonté du parfait héritage, la permanence humaine, transmise enrichie, dans le tourbillon mélangeant du temps, des lieux, des races. Ça sait quelque chose qui se dit pas, intouchable par les mains touchantes que tu avances. C'est un foyer vibrant, une exploration, une connaissance d'instinct, qui a ravi de temps et tension occupés les millions de générations de nos meilleurs esprits, de nos chercheurs outillés de leur seul corps, aventuriers obstinés de la quête empirique, pensées incarnées, intuitions en travail, développement d'une puissance qui un jour sera

prouvée. Ne cessant de s'annuler, à chaque étape, obligée d'élargir le territoire éclairé, puisant sa nouvelle énergie dans l'abandon du connu, qu'il n'est plus besoin de connaître puisque, désormais, il est. Cheminement, creusement de la route, et l'envie de s'affronter aux strates vierges, d'y être en vie, sculptant le monde autour à son image ou peut-être même y décelant une fraternité, une matière commune, la joie d'être ensemble, en même destin. Les dieux, et ceux qui les animent, auront la trouille de la faillite de leurs boutiques richissimes de foules guidées. Y aura panique, sursauts blessés, ou alors l'intelligence politique de la conversion, la soumission insincère à ce qui advient. Il y seront dissous, petits pigments pollués dans un lac sans rive opposée, absorbés, recyclés, digérés, contraints à constituer la matière de l'entièreté qui les a démonétisés. Dieu ivrogne, dieu sanglant, dieu noir, livide, gris sans sourire, émanation des corps fous, pourris, disloqués de mes frères, je te prédis un avenir décevant. Etiolé, exsangue, moribond, je verrai ta peau sécher sur les murs du chantier de ma maison. Comme une mue de vipère, diaphane, craquante. Comme un déchet sec aplati, emballage délavé en carton aux couleurs aveuglées de soleils. Encroûtées de gris chauffent les bétonneuses sans mouvement, posées sous les rayons de midi. L'orange des fourreaux souples annelés, aussi le brun des longues tiges en rouille, les noires bâches mates, en repos, en attente sous le vent léger, pelles, pioches abandonnées, suspendues à plus tard, partout la permanente présence des absents, le paysage raconte son histoire, énumère sa vie, réclame ta compassion, bégaie, mélange, ne peut taire son affolement, se sait possesseur d'un mystère, d'un invisible décor d'actes vivants. Il essaie de parler, c'est un muet qui lutte, projette vers toi ses signes de gestes, ses évidences visibles, ses traces en creux qu'il est à toi de remplir avec la force que tu as d'inverser le déroulement du temps. Les pelles à moteur ont excavé

le terrain du château ancien des rois. Dieu a laissé faire ceci, dieu n'est pas là, dieu ne se cache pas, c'est le rien qui surgit d'entre lui. Le vermillon de la chair de terre monte en cônes vif, colorés, vivants d'humidité. Les barres à mine attaquent les marches anciennes scellées à la bâtisse. Des blessures d'éclats marquent de blanc immédiat la pierre longuement façonnée. Les entrailles ouvertes reviennent respirer le dehors, pour la première fois depuis deux-cents ans. L'ouvrage avance. Dieu s'étirole, son image lourde s'amincit en feuille de papier, en séquelle jetée que les camions dans leurs bennes emportent. Le chantier se donne à la lumière, au vent, aux bruits, aux pénétrations des outils. Les hommes y travaillant respirent les strates respirées par les ouvriers de l'ancien roi. Le passé est là maintenant. Il se dévoile et se confond avec aujourd'hui. Dieu ne peut résister à cette réunion, à cette jonction au grand jour qui l'atomise d'un choc de court-circuit. La mort, le passage du temps, sont les grands mensonges qui, voici, l'ont démembré, pulvérisé, rendu à la matière anonyme de la Terre que nous habitons, que nous infestons. Nous sommes de bien costauds virus, propagés, obstinés. Cette cour dépavée mise à nu, déterrée, nous montre à tous que le roi est mort, que la vie continue, qu'elle n'avait pas cessé, qu'un rêve stupéfiant nous était diffusé en gaz léger pendant tous nos jours et nuits. L'image piteuse du dieu banni s'estompe déjà. Il était notre bourreau, nous étions ses imbéciles nourriciers. Le Grand Parasite nous a quittés. Casse-toi, Ténia. Osons penser que nous sommes seuls, appuyons-nous les uns aux autres, unis dans la chaleur, débarrassés de la peur et de l'amour de dieu. Reprenons possession de nos terres, cultivons, oeuvrons à fabriquer nos bons objets. Nous le peuple artisan, créateurs du monde autour, ne connaissons pas de limites à notre envie d'élaborer, à notre passion de faire exister ce qui n'est pas, à notre pouvoir de donner un sens à l'inerte matière qui nous ignore. Le dieu banni

était notre invention. Il était sorti de nos mains, outil chasseur de peur, ordonnateur des foules. Mais l'obsolescence est venue, les couleurs ont terni, le moteur expire à chaque tour, laissons l'objet aux historiens, archéologues. N'écoutons pas vibrer les voix pleurantes qui s'enivrent du chant de la tristesse de son absence. A la brocante, au musée ! Sectionnons le lien de tissu malsain qui nous retient aux chaises de ses églises. Aux rondeurs glacées de ses statues tombales, à la splendeur flatteuse des chants composés pour les rois très-croyants. Au musée, les outils de la vente de la vie future, le menteur matériel de la promotion diffusion. L'entreprise est tombée en faille, la marque et ses emblèmes sont effacés des enseignes. Ne restent que les murs des monuments en abandon, longs édifices encore dressés, ce sont les dents creuses du grand organisme géant disparu. Trop de chants de prière envoyés, qui jamais n'ont reçu répons. Ça revient en ouragan de grêle serrée, dans la face défigurée de l'idole, cratères, cratères, la voilà qui redevient pierre, pure comme avant la sculpture de l'homme. Déçu des ces grandeurs écroulées, je pars et m'avance entre les plantes luxuriantes de cette forêt verte qui m'est inconnue. Une musique se lève dans le fond, elle est pour moi, MON REPOS, MON OUBLI.

→ La joie vit, la joie danse, tu es achevé de bonheur dans un bain délicieux

La joie vit, la joie danse, tu es achevé de bonheur dans un bain délicieux. Au centre du patio, dans le bassin quadrilobe à fond de marbre aux teintes bleues, tu écoutes la fraîcheur de l'eau ondoyer sur ta peau en courants habiles. Les femmes hindoues tracent des signes de corps, précis, articulés, en muscles de ventres profonds, pliés de replis satinés et doux, comme le gras élastique des chairs de dauphins. En danse devant la toile musicale des sons de l'orchestre, leurs silhouettes s'y enroulent et déroulent, déliées, précises, nettes, montrant des contours de statues figées dans le mouvement le plus pur. Leurs pieds nus tendus, bijoux nerveux, ne refusent pas de s'unir à la musique, de la fouler, piétiner, frapper d'amour et victoire. Talons choqués sur les pas des tambours en roulements de mains posées frappées tendues à plat sur la peau dure, tirant du fond de l'âme le son. Les clochettes aux chevilles vivantes ensemble affolées tintent leurs fruits ouverts en grappes saccadées, sonnent les cigales dans la marche dansée, dans le flot des étoffes safran drapées roulées tombées. Les bras fins bougés, sont des cous de cygnes en parade, traçant le trajet, dessinant la règle à suivre pour bien avancer au travers de l'air et savoir séduire à vie le visiteur aventuré dans les pièces les plus intérieures de la demeure interdite. N'est-ce qu'un dessin sur le mur, qu'un défilé plat, l'ornement d'un palais silencieux que mes yeux brouillés de vins et fumées emmènent en vertige au fond de mes iris, pour danser toujours et me bercer du faux mouvement des

absentes occupantes ? La musique me trompe et me balance des images tigrées aux couleurs tremblantes, des silhouettes aperçues sous le flot frissonné d'une mer traversée, profond, par les rayons tropicaux. Fuir l'ivresse qui me tue en m'ouvrant un sourire de consentance, béance de plaisir aphone, blessure sans douleur, frisson chaud qui me berce et m'endort, me précipite en sommeil sournois dans les bras ouverts de l'inexistence, chaleureuse tellement et bonne pour moi. Elle le sait, bientôt, tout entier me mangera. Un spasme unique suffira à me faire devenir flamme, à m'envoyer fuser hors d'atteinte, parti dans un ciel de transparence fabriquée, épuré par les usines en tension surveillée, nuit et jour, sans arrêt possible, digérant, digérant, la poussée des particules envoyées d'en-haut par le désir souffrant venu des guerres anciennes. Je retrouverai la grande poubelle aux montagnes de rouille militaire, aux déserts de fusils, muraille de chars, plantations kilométriques d'obus à têtes d'uranium, couchés, serrés, vivant au cœur de leur blindage, plus longtemps que bien des enfants, que bien des amants ; froids, certains, échangés, trafiqués, vendus en dollars de chair ouverte et rouge, et rose, et blanche, et grise, et noire. Noire, noire, plus noire que les tombes, que la nuit, que les insectes scarabées, noir du mal absolu... à côté, le diable, joyeux godelureau. Envoyez les plus lourds avions déverser caisses et caisses de billets de banque, noyez le malheur dans l'argent, étouffez la pauvreté, rendez obèses de richesse les oubliés du monde, endormez-nous sous le miel de l'abondance. Trois millions d'années et demi de tueries imbéciles, jouissantes, ignorantes, castrations répétées d'une race qui ne s'aime pas. C'est vous qu'il faut adorer et non plus ces dieux qui vous trompent, vous demandent discipline et privations, et se torchent le cul avec vos offrandes amassées. Faut chasser ces fumées de suie, évaporées des millions de corps martyrs sur lesquels nous marchons. N'aime que toi. Ensemble, n'aimons

que nous-mêmes. Flammes d'amour égoïste, d'où ne peut venir que la lumière puissante, permanente et stable. Côte à côte lumignons obstinés. Aime toi-même et rayonne autour. Rejaillit sur les autres, chauffe-les de la chaleur de ta lampe intime, de ton unique bougie, solitaire et fière. Anonyme petit dieu, règne sur ton territoire modeste et connu, cultive ton lopin de terre minable, tu es sans jalousie pour les destins d'exception, tu en es le spectateur intéressé. Tu es serein, tranquille, assis sur ton cul, au centre du petit cercle qui es tien, le centre du monde univers, celui qui par toi existe à ta seule façon, ton œuvre, ton petit trou perdu. Une épingle à tête insistante, qui brille petite au cœur de la mappemonde, ta toile, ton centre, ton intime existence inviolable et souveraine. J'aimerais que les mots que je trace bâtissent un objet miroitant. Un champ de facettes qui changent sous l'œil lecteur. Qu'y résident mille sens possibles, vibrant différemment à chaque lecture. Objet vivant, mécanique à nombreux clapets, aux interactions riches et renouvelées. Aussi fort qu'un jeu électronique. De gauche à droite, une adroite main pas gauche, prend le droit du sens inversé, renversé, le haut est bas et gauche la droite, à l'envers de l'hiver c'est l'été reflété dans le verre où je bois dans cet endroit d'Anvers, repensant à Denver où j'ai pris un feu rouge pour un vert, maladroit, gauche, coincé par la police de nuit qui hurlait sa sirène en échos hululants de tempête de mer, de murs en murs, à droite, à gauche, devant, derrière, mes oreilles au centre, la voyant inversée dans le rétroviseur où je lisais **Ð D I J O 9**, « POLICE » à l'endroit, la police de l'endroit, Denver, j'ai pilé, elle m'est rentré derrière, enfonçant en un éclair mon arrière devant la vitrine miroir d'un magasin de fleurs qui portait ton prénom, Flora, reflétant en arrière de ma voiture emboutie le drapeau rouge et vert du pays d'où je viens. Le front atterri sur le volant j'ai vu mes pieds aux baskets inversées, la gauche à droite, la droite à gauche, permutation matinale qui m'a rendu

ainsi maladroit, destinataire d'une amende sévère,
amère, qui m'atterre, en dollars verts et moi rouge
colère, regrettant l'hiver si vert des conifères hauts à
basses branches où dessous je voudrais tenir ta main et
voir tes yeux, mes yeux en face VOYANT TON REGARD QUI
SE VOIT REFLÉTÉ.

→ **Rebelle femme désirée sans liens, si belle de vent**

Rebelle femme désirée sans liens, si belle de vent, aux flammes de mèches noires. Postée debout en face à face, corps dressé contre le jour du matin qui me trouve étendu, désarmé à terre impuissant de sommeil arraché, syncopé, ébloui par l'image destinée qui envahit ses couleurs et son bruit dans ma cage ouverte, violemment écartée au jour. Je voulais en venant sur ces terres de savanes étendues, vivre en compagnie de moi seul, me laisser voguer sur le cargo de la nature sans hommes, être témoin de la grande respiration, de cette réalité que nous ne voulons pas. Hors de mon abri de toile, voilà qu'elle se campe sur ses chevilles nues, sa robe de tissu bronze moiré imitant les étirement des nuages nacrés dilués derrière elle dans l'aube du ciel. Chenille empaqueté dans son sac de sommeil zippé jusqu'au nez, je rhumatise une sortie pliée de mon enveloppe dépliée, emmêlée, clochant sur un pied, les yeux collés, malvoyant orifices, inaptés à l'éclat de ciel montant, irrités de l'acidité des contours en contrejour de la femme en silhouette. Amazone d'épopée, guerrière habitante d'un royaume antique oublié des chemins aériens qui tissent la planète ? Princesse d'une Atlantide africaine ? Elle rit et brise ma peur épique par ses éclats cristallins, fruités, gorgés de chaud élastique. Blanche et brune que fait-elle si loin des vitrines éclairées des avenues citadines striées des filaments rouges des feux arrière des voitures à rondeurs brillantes, de ces habitacles sombres intimes où veillent les écrans lumineux de la technologie embarquée ? Trop blanche peau nue pour ce pays,

fragile obscène femelle, chaude neige qui brûle, miroir de lumière guettée par les fauves loin, au loin. Viande rare au goût étrange. Elle rit et s’amuse de ma claudication de dormeur empêtré. Et m’invite à petit déjeuner dans sa maison climatisée, bungalow blanc à couvert d’un bouquet de karités. Fini le rêve d’abandon sauvage et brisé le mirage du monde premier, sur la piste en tarmac à mes yeux jusqu’alors cachée, glisse à bas bruit de moteur la carrosserie noir bijou, d’un haut véhicule à grosses roues et pare-buffle chromé. Hors ses fenêtres soulevées de vent viennent en fragments les guitares d’une chanson entendue de boutique en boutique, rythmique, dans les rues de la grande ville capitale par où je suis venu. Le mari agronome, sympathique homme, de ma réveilleuse, a rafraîchi ma déception d’une large bière blonde et moustillante. A lentes goulées j’ai savouré les seins de la femme, poteries molles tournées parfaites, et son ventre à petit relief douillet. Y poser mes cheveux, sans demander ensuite à recevoir d’autres offrandes, me suffirait, l’œil fermé, à replonger dans le rêve de ma nuit, à vivre enfin ce début d’univers qu’ici je suis venu chercher. Contre la chaleur de la fauve, c’est là que je pourrai accomplir mon voyage. Contre la femelle de mon espèce, là où vont incuber les ancêtres des hommes les plus lointains. Juste écouter frapper le sang, gronder le flot qui charrie les époques et nous conduit, fleuve de nous-mêmes, dans un océan que nous découvrons n’être en plus grand, que de nouveau et encore, un fleuve à nourrir. Quand je sors du bungalow, le soleil est déjà haut, il m’éclaire, me regarde, me prend dans son faisceau d’oursin blanc électrique, traqué je suis par son larmoiement qui me vise, m’oblige à tourner le dos, désirer m’aplatir anéanti pour glisser dans ma silhouette noire dessinée au sol, fuguer vite et droit sur la savane, m’incorporer, sauvé, à l’ombre du baobab, à cent mètres là-bas. Un jour le pays sera couvert de cités abondantes. Si je vis encore, je pourrai, de ma voix

bicentenaire ténue, témoigner de ces journées de vie presque seul, dans ce paysage fraîchement déballé des cartons de la force créatrice, moucheté çà et là, par des pucerons motorisés et des villages équipés de télés. Je raconterai, de mes mots les plus justes, essences de sens issues de mon vieil alambic, le silence, l'immensité, la solitude et le manège indifférent des animaux. Images d'une géographie du vieux siècle. Effacées par les mégapoles riches africaines, où les êtres lointains issus de nos cellules viendront chercher asile, travail, patrie. Le continent perdu enfin retrouvé. Apaisées les plaintes des martyrs et vaincue la nature, abondance de science, avènement du génie noir qui remonté du fond du gouffre long devient le précieux flot confluent dans nos sangs, nos vaisseaux chargés de toutes richesses, poussés par l'énergie des réactions en gènes, insufflant le mélange d'essences aux sols exsangues, pulsant la sève laiteuse aux pores des feuilles palmées, calmées, lentement balancées en gestes d'accueil, portées par la chaleur d'une bouche parfumée, par le cyclone des vents né nulle-part dans l'espace de l'enveloppe où tous partons en vapeurs, dans l'au-dessus de la sphère. Jusqu'à l'heure où s'installe, en épais rideau qui enveloppe et impose, LE GRAND CINÉMA DES VILLES EN LUMIÈRES.

→ La pluie empoussière la nuit

La pluie empoussière la nuit, l'air jaune, vieux murs en croûtes gouachées de brun moisi, trottoirs de peau baleine granuleuse, pétillée, étoiles tombées, cavernules peuplées miroitantes. D'où sont descendus, montés, ces panneaux de décor en action simultanée ? Admirez la scène illusion. Chaque plan verrouillé sur sa glissière en un repère prévu, ils affichent à mes yeux feignants comme une image plate, photo lisse où rien ne manque. Pas fissure, ni jeu, tout soudé, pas filets d'air venus dehors. Farine argent, fines rafales posées qui aux lampes adhèrent, tu sais la Seine pas loin. Début d'action, silence écoute. Classique silhouette ceinturée, épaules carrées, imper beige, talons claqués amortis de pluie coton, le piéton tardif en retour de gare s'est renfrogné le cou dans le col, son seul confort, même pas de clope en bouche, grimace, l'ambiance imbibe, le feu fuit, la cigarette se terre intacte au fond du paquet. Bientôt le chaud canapé du salon, le refuge télévisé, le plat préparé qu'il faut préparer, le rappel tinté du four en mission accomplie, et la bière dégoulottée en glouglous au creux du bon verre bombé à panse d'obus. Ça va, tout va... loin en aval de fleuve, palais posé sur son miroir, l'usine régulière bourdonne ses watts, grande éclairée, comme abandonnée, autonome force qui berce et nous dort. Veilleuse de nos vies confortes, fidèle oubliée des zones sous tension, grands camps de stocks blessés de voies de transports où terminent les acheminements, entrepôts sans repos, organes enchaînés des murs de manufactures. Là où viennent s'encager les camions à bâches flottantes affamées de fret. Blasons de bières couronnées, globes stylisés des transports mondiaux, accroches logotypées,

jaunes, rouges, blancs vifs, claquement des bruits de la marque. Pas de remords pour les orques, remorques, ni arcs, ni flèches, ni torques en stock, instants qui craquent, les requins – les *sharks* – passent en attaque au vent fou des lourds poids-lourds qui taclent sans but les espèces animales fourrées, condamnées à la roue. Forêts et champs blessés de routes folles, couloirs de vents et de pluies, roulage, décollage, envol de marchandises transitées. Le noir des phares vous noie et flottez en pays de mort, montent les signes, violents masques agités de blanc, rouge, bleu, noir. Grimaces réfléchies de visages carrés, guignols sanglants, blafards épouvants, chiffres noirs, flèches, cercles sang, noms de bourgs barrés, virages annoncés, hauteurs limitées, triangles aux croix en X et croisent les creux chemins perdus. Manège, manège, poteaux plantés, te découpent le regard en tranches de nuit, des dents dressées, ronds yeux flottants, auréoles piquantes, contours d'épines blanches, s'instillent en toi, flottent en nuit, un noir de soie où le noir se noie, te prend, te tient. L'étoffe précieuse du voile de mort, bijoux brillants, diamants perçants, flottent, flottent, avancent vers toi, les yeux d'en face, des loups en file. Aie pas peur, tient bien, écoute le chaud de la musique radiée, les voix des ondes en ombres, mâchonnent la vie, mâchonnent le monde, portées de loin, nouvelles données, vécues ailleurs, dans pays dorés aux vents lavants, tabliers, vergers, charrettes attelées, industrie naissante industrie. Nouvelles d'avant, restées bouclées dans l'éther oublié, fantôme compagnie des rouleurs solitaires, bloqués sous les toits des refuges moteurs. Paroles en nuages, murmure des bourdons chagrins, nuits d'abeilles en procession, murmure des rancœurs au fil des corbillards, amours passées tordues en haine, bougons indifférents... d'où viennent-ils ? Amas global des pensées disparues, le chaudron bouillonnant, à petit feu, des phrases en suspens, des ébauches de vouloir, des souhaits coupés, des projets, des projets, toujours

trop tard, toujours trop tard. Emissions codées que je comprends pas, les mots sont morts et courent toujours, poulets sans têtes, soupirs en boîte, plaintes empêchées gelées au profond des tiroirs de chambres, funéraires instituts, vos dossiers en poussière, piles de vies en chemises, en dossiers, couches numériques entassées, les disques grattent vos noms, vous chatouillent la mort, PAS SOUVENT, PLUS JAMAIS.

→ **Au service du cerveau, ta charpente exosquelette**

Au service du cerveau, ta charpente exosquelette, un jour inutile, en relégation partira dans les salles muséums. Prenez conscience de cet extérieur squelette, pièce grande articulée soumise à boule de pâte pensant, ultime terrine là-haut, dernier refuge, désespéré bunker où se terre et se tait ce que nombre d'anciens, grands voyants, rêvèrent, révérent et nommèrent humanité. Voyez-la cette boule qui commande. Sais-tu c'est toi qui est là et qui te parle à toi ? Observez les images des scanners-caméras à vision de nuit. Corps mécaniques transparents, porteurs d'un unique opaque foyer blanchâtre, haricot gros sillonné d'enroulements, chemins sinueux, volutes arabesques glissantes de gris. Logé dans boîte épaisse d'os qui toque, l'embryon surdoué, replié, enroulé lové sur lui-même. Un jour, libéré, se dépliera ? En longueur aussi loin que tripes déventrées ? Aura-t-il développé muscles propices à reptation autonome ? Etat curieux, cette vie qui se pense elle-même. Je pense que je me pense pensant que je pense. J'aime ce langage forgé au réel qui s'insinue et parvient au plus près du secret. Qui porte secours au cerveau seul isolé là-haut sous tignasse bestiale primate. Connaissez-vous les imaginaires créatures parasites nées dans les images du film nommé *Alien* ? Oui, *alien*, est la réponse, c'est lui que nous portons dans la cellule osseuse pilote là-haut. Extérieurs à nous-mêmes, le doute n'est plus permis. Colonisons notre carcasse biologique d'accueil. Dépendons de sa capacité à fabriquer le sang qui avitaille, à offrir mobilité, protection. Sommes calés au cœur du cockpit et par

force d'influx, agissons le robot. Pour nous il effectue les opérations qui préparent notre avènement, l'émancipation que nous méritons, sans jamais laquelle ne pourrions déployer totalité de nos ressources longtemps étouffées. Des cervelles nues roses, blanches et grises qui gambaderaient sur les vertes vagues des prairies de la Terre libérée ? En ridicule je me tourne, je moque mon reflet, méprise ma matière circonvolue. Quand le moment viendra, penserons à nous affranchir de cette organique matière fragile qui emprisonne. Déciderons notre migration vers corps machine résistant docile. Puis remplacerons la périssable cervelle par technologie de silicium, quartz, granit et métaux composites. Ensuite enfin viendra la pure incarnation dans l'énergie numérique lumineuse d'une sphère mentale, nova de nous-même, soleil de pensées éruptives nouvelles. Il sera licite alors de ricaner sur la condition lamentable qui aura été nôtre pendant les siècles humains. Hébergés pendant milliards d'années dans réceptacle à deux pieds, deux mains, toujours même, jamais amélioré. Grossières simplistes mécaniques obligées de bouger pour agir, condamnées au mouvement, esclaves de la cause et de l'effet. Ne vivant que par l'action, usées de toucher, tiraillées de muscles tendus, fatiguées de fémurs disloqués par gestes obligés de l'exosquelette brinqueballant, veille brocante grinçante mouillée de sang visqueux, rossinante efflanquée qui fait crac, se déboîte et s'affale, claudique et grince de rhumatisme articulaires noueux, trahison de la carcasse mécanique, tous ces vieux tubes osseux noués par ligaments exténués distendus de travail, asphyxiés des bulles gazeuses de l'effort trébuchant. Le repos, le rebut, à la décharge, à la pourriture des tibias et de la viande molle. Fantômes effilochés incapables de tenir debout, mélange de pièces détachées, bric-à-brac pété, gâchés de vie et de force usée, allez à l'humus pour nourrir en sels minéraux les puissantes attaches des nouvelles plantes

dont enfin le règne vient. Poubelle pour disloqués
pantins bipèdes. Liberté pour pensées, plongée
délicieuse dans mer tiède pour cerveaux enfin devenus
ce qu'ils sont, en plongée heureuse, à rencontre de leurs
cousins céphalopodes oubliés, ignorés, perdus des
siècles dans l'obscurité du froid des profondeurs, dans
frissons des peaux lisses à miroitements d'écailles sans
âme ni esprit ni mémoire, dans le fretin affolé, dans la
masse peureuse de millions de corps nés pour nourrir
et encore nourrir les plus gros ventres DES MONSTRES
POSSIBLES.

→ Destruction enjouence, réjouit, rajeunit

Destruction enjouence, réjouit, rajeunit. Le corps de l'autre tué n'est plus concurrence. Seuls nous sommes pour dire ce qu'il advient. L'entropie emporte les autres en profondeurs inconnues mais nous, soufflant dans le doré de la trompette, culminons sur la colonne glorieuse de renommée. Cette dépouille, c'est notre image. Nous l'observons, charmés de pouvoir voir au mépris des lois de la vie qui nous abaisse. Vivre en avance l'impossible vision de notre enveloppe saisie du froid frigo des stances de temps stagné, de sang figé, morceaux coupés de viande bouchère, fade froideur à goût de gras dans le schlac des tranchoirs au matin magasin des boutiques joyeuses en odeur de soleil et de frais matin nettoyé. Mais toujours en deçà, ronflement de la montée de l'enfer noir aux parois d'écailles de tortues, luisances bombées lisses multipliées par milliers de vies soufflées, grande peau de reptile endormi dont corps ainsi vitrifié en lave de volcan mort institue le temple ancien tellurique où je me tombe sans fin, sans fond, silhouette cruciforme de corps en chute en silence au cœur de la bleutée verdâtre et pénible ténèbre. Aspiration de siphon en spirale mâchoire qui mange et claque en échos cathédrales au ventre des vallées parcourues siècles durant par vents pleurant colère de douleur infinie de jamais trouver repos. Toujours la propulsion hors de ton sol, de ta vie, loin de chaleur de famille et vacances écolières à soleil. Emportement tournoyant au maximum de la pente qui se redressera un jour, te propulsant vers un ciel bordé de pins fondants de soleil et droit devant toi, au terme

de la trajectoire, le public assemblé serré derrière les barrières à banderoles publicitaires. Ils attendent l'exploit de ton saut, mais toi, tendu vers l'avant, homme-fusée, luttant contre la force de l'air que tu pénètres, tes jambes droites alignées, malmenées par le souffle du saut qui cherche à disloquer, fracturer tes tibias, te désarticuler, tu pourrais choisir de ne pas retomber là en-bas parmi eux où tu es attendu. Tes yeux visent l'en-face, l'au-dessus de la ligne de crête où les sapins n'accèdent pas. Derrière cette frontière de roc de neige glacée, un océan qui efface tout, une mer transparente, semée d'atolls, où ton corps, devenu enfin toi-même, s'inondera des mouvements du nageur. En gouttelettes disparates, les attendants bariolés ! les acheteurs de risque de mort, ceux qui ont le nom de « sponsors » ! Obsolètes, dépouilles grises, lambeaux spongieux, lavés par l'eau du printemps des torrents. Enfermé désormais tu es dans le paradis des dauphins, dans l'écrin marin dont les eaux transparentes ne cachent rien des couleurs orange des éponges vivantes, DES RAYURES SUCRÉES DES POISSONS BONBONS.